

Université Populaire de la Narbonnaise (UPN)

Site de l'UPN : <http://upnarbonnaise.unblog.fr/>

Site du café philo : <http://cafephilo.unblog.fr/>

Site de Michel Tozzi : www.philotozzi.com

Mail de Michel Tozzi : michel.tozzi@orange.fr

Revue de didactique de la philosophie *Diotime* (accès gratuit) :

www.educ-revues.fr/diotime/

ATELIER DE PHILOSOPHIE POUR ADULTES (2018-2019)

(15^e année)

Séance 7 du 6-04-2019 - 9h30- 12h15

(Nombre de participants : 17)

L'amour et la mort

Animation - reformulation : Michel Tozzi

Présidence de séance : Francis Rennes

Introduction de la discussion : Guy Molière

Synthèse de la discussion : Michel Tozzi

Carte mentale de la discussion: Catherine Vermant

Saisie des textes des participants : Jean-François Burghard

Introduction (Guy) : LES RELATIONS ENTRE L'AMOUR ET LA MORT

Sur le thème des relations entre l'amour et la mort, plus encore que sur tout autre, il va sans dire que l'introduction qui suit ne peut être que partielle et partielle.

Exigence donc : énoncer les différents points de vue lors de l'écriture : le héros, le contributeur, le réviseur et l'oubli de la déchéance...et des solutions nouvelles, sans compter les apports concernant la biologie cellulaire dans le domaine des relations entre la vie et la mort.

Deux thèses y affleurent et pourraient y être opposées :

- L'amour, mouvement vital, dans des conditions favorables, peut devenir une force d'autorégulation, d'auto-réparation et d'auto-programmation. Au cours du développement de la personne, il serait le

moyen de construire progressivement une représentation de la réalité moins prisonnière de la subjectivité et plus ouverte à une intersubjectivité, y compris dans le domaine d'un ressenti de la mort propre.

- Pour dénoncer un vitalisme récurrent en biologie, autre thèse : la mort prime sur la vie, l'amour n'est qu'un piège pour l'être humain, le piège de la nature en vue de la reproduction de l'espèce.

Ou encore, non pas primat de la mort, mais coexistence avec la vie : une conjugaison où, pour moi, la vie utiliserait la mort (sculpture du vivant, auto destruction de la cellule infectée...)

C'est surtout la première qui sera – implicitement - argumentée.

1- Comment DEFINIR les deux concepts de l'amour et de la mort en vue de préparer leur mise en relation ?

Ce sont les différentes formes de l'amour, telles qu'une tradition philosophique les fixe, qui vont guider le travail de définition : Eros symbolise le désir de prendre et/ou d'être pris. Forme plus raffinée, Philia dépasse ce désir de capture et une violence première : autrui (et plus généralement, l'objet de l'amour sous tous ses aspects) est considéré pour lui-même et pour ses intérêts propres. Avec Agapè (qui a son origine dans la traduction de la bible de l'hébreu en grec), on a affaire à l'amour idéal, il s'agit de l'amour universel, celui du prochain, par exemple pour les Chrétiens.

Retenons la formulation suggestive de Comte-Sponville : Agapè est le but, Eros, l'énergie, Philia, le chemin.

Attention, cette hiérarchisation ne doit pas occulter l'importance du mouvement inverse garant de la santé : de Philia vers Eros (n'oublions pas, d'abord : « qui veut faire l'ange fait la bête » ; en outre la lucidité face à la mort ne doit pas faire oublier une autre lucidité, celle concernant la réalité du désir ; dernier argument : l'amour accompagné de la vérité, mais pas la vérité sans l'amour.)

Éros accompagné de violence (Bergeret : bio - lence) : énergie non ou mal liée. Processus primaire en psychanalyse.	La mort : une effraction de la psyché. Et menace : l'homme est prisonnier du destin : il ne connaît pas les circonstances de sa mort.
Philia intègre la violence, avec le respect de l'autre ...et de soi. Processus secondaire.	Le fait de mourir est inconnaissable. L'objet de la pensée, donc, ne peut être que l'expérience de la mort de l'autre et le vécu émotionnel, mental de cette certitude, la mort propre.
Agapè, c'est l'amour inconditionnel, détaché de l'égo.	Représentation idéale de la mort : accès au monde des idées (Platon), résurrection pour les Chrétiens, fusion dans le nirvâna pour les Bouddhistes, etc...

2- Comment l'amour peut-il APPROCHER la mort ? (Ou comment expliquer l'intérêt pour un thème marqué par l'effroi ou au moins la souffrance ?)

Notre première approche de la mort est évidemment celle des autres, mais il nous faut nous libérer d'un faux sentiment de sécurité : la dictature du « on » donne à penser, selon **Heidegger**, que « cela n'arrive qu'aux autres ».

Cependant, nous ne pouvons abandonner le bénéfice de cette sécurité que pour un autre bénéfice, comme Freud le souligne.

Ainsi la conquête d'une plus grande lucidité par la réflexion contribue au renforcement de l'identité, ce qui n'est pas sans effet sur l'estime de soi. Observons dans cette approche de la mort, une efficacité de l'amour présent au sein des pulsions d'auto conservation du moi.

Par ailleurs, notons que l'énergie (d'Eros) mise en œuvre dans l'opération doit passer par la porte étroite de la sublimation. En échange de l'abandon de la satisfaction directe des pulsions grâce à un « effort » de **désexualisation** et de neutralisation, le sujet éprouve le plaisir de la recherche (un bénéfice de l'énergie liée). Ainsi peut-on s'intéresser à la mort... sous cette forme neutralisée de l'amour qu'est l'intérêt.

Le contact avec ce qui était douloureux – l'irruption de la mort dans la psyché - est désormais plus apaisé ; un travail de **réparation**, au sens de la psychanalyste Mélanie Klein dont l'explication suit, peut être réalisé.

‘« Quand le bébé sent que ses pulsions et phantasmes destructeurs se dirigent vers la personne totale de son objet aimé, la culpabilité apparaît dans toute sa force, et, avec elle, le besoin impossible à assouvir de réparer, de préserver, de faire revivre l'objet aimé endommagé. (...) Puisque la tendance à réparer dérive en dernière instance de l'instinct de vie, elle entraîne des phantasmes et des désirs libidinaux. Cette tendance entre dans toutes les sublimations et reste à partir de ce stade le grand moyen de tenir en lisière et de diminuer la dépression. » (1952, trad. 1966, p. 202)’ (Une fois réparé, peut apparaître le bon objet.)

(Il est bien possible que la réparation constitue un travail à reculons : une perlaboration des affects premiers d'effroi apparus à un moment du développement où la psyché, encore insuffisamment structurée, subissait émotions et événements extérieurs comme autant d'effractions. Penser à la distinction proposée par Comte Sponville entre peur et effroi : avec le dernier terme, rien à voir concernant l'avenir ; il s'agit plutôt de l'horreur devant une catastrophe réelle, irrémédiable : tragédie d'Œdipe par exemple. Penser également que l'esprit fait fond non sur l'émotion suscitée par un événement à venir, par définition inconnaissable : la mort, mais nécessairement sur un affect déjà éprouvé.)

Cette idée de la réparation conduit naturellement au travail du **deuil**. Selon le psychanalyste Michel S. Lévy, le décès d'un proche libère de ce lien ce que l'on a appris de cette personne : il en résulterait le sentiment d'un enrichissement (et d'après cet auteur, un affect de culpabilité). Avec le deuil, on serait ainsi en présence d'un donné anthropologique majeur concernant la transmission. Les rites funéraires, d'après les chercheurs, témoignent de ce que le deuil serait, avec la transmission qu'il permet, un phénomène constitutif de l'humanité...Belle contribution de l'amour ! Selon certains psychanalystes, il y aurait plus précisément un enrichissement des repères et valeurs du surmoi et de l'idéal du moi.

Mais dans cette confrontation avec la mort, la personne dispose peut-être d'une autre ressource : selon Chasseguet-Smirgel (La maladie d'idéalité), **l'idéal du moi**, comme souvenir d'une complétude passée, place toujours devant soi l'image désirable d'un mieux-être en réponse aux frustrations du principe de réalité ou ...aux traumatismes. (Réalité des fonctionnements psychiques et non illusion comme le considère Comte Sponville.)

Cependant, le ressort le plus puissant dans l'approche de la mort est certainement la **compassion**, c'est la thèse de Damasio (L'ordre étrange des choses) lorsqu'il décrit le rôle de ce sentiment dans la construction par l'humanité de l'immense bouclier de la culture en réponse à la maladie et à la mort. Il faudrait là convoquer les neurosciences pour apprécier la fonction des neurones miroirs ainsi que la nature de l'empathie.

3- A ce stade de la réflexion, il faut répondre à une autre question : **que peut-on entendre par COMPASSION ?**

Il est important d'abord de noter l'étonnement des bouddhistes devant la cécité de la culture occidentale concernant une forme cruciale de cet affect : **l'auto-compassion**. Est-ce que cela a à voir avec notre héritage socio-culturel hostile à l'amour-propre seulement, ou bien est-ce à mettre aussi en rapport avec l'évitement de la pensée de la mort ?

Évidemment, la compassion, ce n'est pas « une force qui va » ou le vouloir-vivre aveugle de Schopenhauer. Ce serait plutôt, selon ce même auteur – qui s'inspire d'ailleurs de la culture orientale – un sentiment de **solidarité** avec tout le vivant (un extrait d'Amphitryon 38 de Giraudoux permettra dans une annexe, la première, de mettre l'accent sur un tel affect).

Revenons à l'ouvrage de **Damasio** déjà cité. Ce chercheur, réagissant à la tendance qui concentre les recherches sur l'humanisation des fonctions cérébrales (avec souvent comme modèle de référence l'intelligence artificielle), défend la thèse du rôle fondateur de l'homéostasie biologique et des sentiments dans l'émergence de l'esprit et de la culture ; pour lui, non la compassion, mais son archétype, la solidarité serait inscrite dans l'ADN des premiers êtres vivants. A l'appui de son propos, il fait état de travaux mettant en lumière l'existence d'une solidarité d'une sélectivité surprenante au sein de colonies de **bactéries**. Face aux tenants de la thèse d'un instinct de mort omniprésent qui aurait « le dernier mot », il est intéressant de noter l'originalité de l'hypothèse. A ce sujet, on se souviendra des convictions de la psychologie humaniste : pour Maslow, Rogers en particulier, le mouvement vers le mieux-être relève d'une inscription génétique... sans qu'il y ait (selon le philosophe Michel Lacroix) une incompatibilité avec les approches psychanalytiques, comme le mettent d'ailleurs en évidence les nombreuses recherches de la psychologie positive. (Guérir d'un côté, en réponse à la pathologie ; mieux-être, croissance de l'être, de l'autre.)

On ne saurait laisser là notre réflexion, sans mesurer la dimension socio-historique du phénomène.

Perspective socio-historique

Selon Philippe **Ariès**, la mort dans la société traditionnelle, entourée de rites, est apaisée. Norbert **Elias** contredit cette thèse ne serait-ce qu'en invoquant les représentations terrifiantes de l'enfer qui n'avaient rien d'apaisant ; la mort, cependant, aurait été, selon lui, moins ostracisée que dans les sociétés modernes. Les recherches sociologiques actuelles établissent plutôt que l'on a affaire à notre époque, avec le déclin des rituels (et des institutions), non à une mise à l'écart, mais plutôt à une **intimisation** de la mort qui se manifesterait par le recours à des cérémonies évoquant moins le rapport à la lignée que le vécu personnel du défunt.

Selon ces sociologues, Elias aurait sous-estimé un facteur qu'il a pourtant bien intégré par ailleurs : une subjectivation de l'événement et l'identification au défunt.

Clairement, la perspective socio-historique illustre également la relation entre nos deux concepts : c'est la compassion qui inspire à l'humanité une culture qui rend moins violent le fait de la mort, qu'il s'agisse de rites ou de cérémonies.

Est-ce que la philosophie pourrait aller dans le même sens ?

4-L'intérêt PHILOSOPHIQUE pour le thème de la mort présente-t-il des traces d'amour ? (Ou, autrement dit, philosophe-t-on pour sauver sa peau ?)

Si la vie, l'individuation, avec l'instauration de limites, signifient séparation et frustration, peut-être qu'une pensée pertinente serait celle de la plus **grande limite**, celle de la mort. Nous nous retrouvons là en compagnie de tous les philosophes (... et de Montaigne : « philosopher, c'est apprendre à mourir »).

L'impasse de la **psychose** montre bien a contrario l'importance de l'amour dans l'économie du psychisme : c'est parce que l'amour constitue pour le psychotique un retour à la dyade fusionnelle avec la mère...et donc la mort du moi, que l'énergie liante et agrégeante de l'amour ne peut travailler à la structuration du moi.

(Exemples suggestifs d'œuvres où « manque l'amour » : Le cri de Munch – chez ce peintre, influences de Nietzsche, Schopenhauer, deuils précoces, angoisse d'agonie, psychotique -, La colonie pénitentiaire de Kafka, les ouvrages de Beckett (Le dépeupleur, L'innommable, En attendant Godot), peut-être aussi les tableaux de F. Bacon... Attaque du langage chez Beckett, attaque des organes des sens chez Bacon : dans les deux cas, « débris corporels » qui sont, selon D. Anzieu les manifestations d'une envie destructrice avant que n'émergent réparation, sollicitude et donc possibilité de l'amour.)

Réciproquement, c'est parce que la **réflexion philosophique** – cet intérêt affectueux – est capable de travailler modestement aux traumatismes et à celui de la mort en particulier qu'il peut aider face à tout ce qui peut menacer le moi.

Comme l'enseigne **Epictète**, si la lucidité arrache à l'illusion des territoires que l'on affectionne, c'est pour que l'amour se retire dans des contrées plus sûres.

Ainsi, par le canal de la philosophie, l'amour va à l'amour pour rendre les jugements plus mesurés et renforcer le moi.

A un degré moindre, celui qui cherche sait qu'il doit **perdre un peu de sa maîtrise**, s'il ne veut pas se perdre ; c'est ce qu'affirme **Kierkegaard**, et d'une autre façon, **Hegel**, à propos de l'artiste qui perd sa conscience dans son œuvre et la retrouve étendue après.

Penser la mort serait ainsi le moyen d'une plus grande lucidité.

5-Alors qu'est-ce que la LUCIDITE et qu'a-t-elle à voir avec l'amour ?

La lucidité, c'est sans doute d'abord ce rapport sur lequel insiste André Comte-Sponville : **l'amour accompagné** de la **vérité**.

La vérité a affaire à l'erreur et à **l'illusion**. Il est intéressant d'observer la deuxième non du point de vue des sens, mais de l'affect. Pour Nietzsche et, plus proche de nous, pour le psychanalyste anglais Winnicott, l'illusion est un mal premier et nécessaire.

Si le bébé n'a pas, grâce à la **préoccupation maternelle primaire**, l'illusion de créer le monde au moment où il le perçoit, il lui manquera, adulte, une perception créative de son environnement et son moi sera condamné à la passivité et au conformisme.

Toujours selon ce psychanalyste, quelle est la condition d'un **désillusionnement** réussi ? Il est nécessaire que la mère qui sort de l'état de préoccupation primaire n'ait dans les soins apportés au bébé que des défaillances relatives assez rapidement réparées. Ainsi l'alternance des défaillances relatives avec des réparations immédiates instaure une communication avec le bébé qui peut alors établir un contact moins traumatisant avec le **non-moi**. Si ce n'est pas le cas, d'après Winnicott, les défenses seront premières et les perceptions affectées d'un certain degré de déréalité (l'auteur parle de

« faux self ») : le dévoilement lucide mêlera au contentement qui succède à l'effort accompli une part de cette amertume qui accompagne le « divertissement ».

L'intérêt de cette réflexion sur l'illusion consiste à attirer l'attention sur le fait que ce serait la qualité de l'illusion première qui détermine la **quantité d'amour** disponible pour une exploration lucide de cette réalité de la mort. Ainsi, parmi les synonymes de lucidité, on retiendra particulièrement : pénétration, **per-spicacité**.

Peut-être aussi cette « quantité d'amour » a-t-elle à voir avec l'aptitude à un **étonnement** philosophique ?

6-Alors quelles représentations, quelles attitudes plus REFLECHIES face à la mort ?

Comme l'affirme le texte de Rosemary Gordon reproduit en annexe ci-dessous (annexe 2), l'image que nous nous faisons de la mort pourrait dépendre de certains traits de notre personnalité : « il est possible que l'attitude d'un sujet par rapport à la mort dépende de ce que l'on pourrait nommer à titre provisoire sa position sur un axe **totalité-séparation**. »

Par ailleurs, il est possible de distinguer **quatre voies** en présence de la mort : un affaissement nihiliste conduisant à la dépression, un déni dans le divertissement, un dépassement transcendant (accès au monde des idées, au paradis...), **l'amour de ce qui est** : cet élan vital averti, lucide et affectueux facteur d'humanité... qui vient habiller la camarade. Une limite cependant : le travail de réparation ou de deuil a-t-il la moindre prise sur la déchéance physique et mentale ? Si oui, comment ?

Quatre voies, mais aussi **quatre attitudes** le plus souvent **en alternance** dans le temps, en fonction du vécu, même si l'une des voies est l'objet d'un choix plus ou moins conscient et constitue une dominante dans l'expérience de chacun. Et quatre attitudes en interaction étroite : par exemple, un matérialiste, convaincu de ce que la mort est un anéantissement peut éprouver à la suite du décès d'une personne chère une identification forte et émouvante. Il peut alors éprouver le sentiment, émotion vive, que le défunt est à ses côtés. Son ressenti est en la circonstance assez proche de celui d'un croyant.

La lucidité, c'est également considérer les **acquis** de la **science** concernant la mort.

La mort semble à présent un fait scientifiquement établi : on a pu observer précisément le mécanisme de l'explosion en chaîne des cellules du cerveau, puis du corps entier (il s'agit des travaux réalisés par l'équipe de Jens Drum analysés par S. Manesco, le responsable du centre en Neurosciences de Lyon, travaux dont le numéro de *Science et Vie* numéro 1211 rend compte).

La lucidité exige que soit posée une dernière question : existe-t-il une **pulsion de mort** au même titre qu'existent des pulsions orales correspondant au besoin de manger ?

Sur ce point également, je donne la parole à Rosemary Gordon (annexe 3) qui reprend l'hypothèse du psychanalyste **Jung** : la nuit de **sommeil** serait une petite mort à la fois inquiétante et apaisante.

Plus récemment, de nombreux tenants de la thèse de l'instinct de mort confortent leur position en faisant fond sur une découverte de la biologie, celle, dans les années 2000 de **l'auto-destruction cellulaire** ou apoptose.

Ainsi, le chercheur et vulgarisateur Ameisen (La mort au cœur du vivant, Revue de psychosomatique 2007/2 numéro 32), très admiratif de l'intuition de Freud concernant l'instinct de mort, donne pour

titre à l'un de ses ouvrages : La mort sculpte le vivant. Il y fait référence au rôle de l'apoptose dans l'évolution de l'embryon vers l'anatomie humaine et dans la mise en place du réseau des synapses au début du développement. Et il y oppose à ce qui subsisterait d'une conception vitaliste du vivant l'idée suivante : la vie est une **mise en suspension de la mort**.

D'autres auteurs évoquent plutôt une conjugaison de la vie et de la mort.

Pour revenir à la thèse d'Ameisen, serait-il possible de la formuler autrement ? « Dans la formation de l'embryon, la vie utilise la mort ». Trois raisons pourraient être invoquées à ce sujet.

D'abord, comme l'affirment les neurobiologistes À. Klarsfeld et F. Revah, l'apoptose est un phénomène au niveau cellulaire que l'on doit peut-être éviter d'instancier car il serait important de le mettre en relation avec des phénomènes à un niveau supérieur : au niveau tissulaire, puis de l'organisme.

Ensuite, l'autodestruction cellulaire est un processus physico-chimique (mettant en jeu des peptides) et ce n'est pas la première fois en biologie que se manifeste la tendance à réduire la vie à un type de phénomène. Il faut certainement se souvenir de la position de Canguilhem et de ceux qui actuellement la défendent : avec des capacités d'autorégulation, d'autoprogrammation et d'autoreproduction, le vivant n'est **pas réductible** à une mécanique déterministe. Voir à ce sujet l'annexe 4 ci-dessous.

Enfin, d'un vécu tel que certains d'entre nous peuvent l'éprouver (peut-être y a-t-il un droit de l'expérience... et de l'intuition dans un tel débat), la mort apparaît comme figée dans sa finitude, alors que l'amour, même s'il se conjugue là avec la « mort », celle des illusions et des attachements passés, semble détenir par nature cette effervescence vitale qui pousse à chercher une solution, une issue, quel que soit le sérieux de la situation subie.

BILAN

Comme je le précisais au début, le point de vue adopté dans cette introduction est nécessairement limité, privilégiant les dimensions psychologique et philosophique. Il intègre mal un certain nombre d'aspects qu'il serait pourtant intéressant d'observer : la perspective **socio-historique** des relations entre l'amour et la mort (voir les travaux de Luc Ferry sous une forme audio) ; un regard **féminin** porté sur ce même sujet ; la variation des rapports entre amour et mort selon l'appartenance de **classe** (ou de catégorie socioprofessionnelle : on peut mesurer dans certains pays jusqu'à 10 ans d'écart selon l'appartenance sociale, ce qui ne peut pas être sans effet sur le vécu de l'amour et de la mort ...), selon **l'âge**, selon qu'on est, statistiquement, plus ou moins éloigné de la réalité de la mort (je pense à deux films évoquant le premier l'irruption de la mort dans la vie de jeunes gens, l'autre en fin de vie : Nos étoiles contraires, 2014 et Amour, 2012 avec Emmanuelle Riva et Jean-Louis Trintignant) etc.

Et surtout, l'effort pour une construction claire a pu me faire oublier une nécessaire modestie devant **l'horreur de la déchéance**, ce visage possible de la mort ... sagesse « suffisante » ou tragique ? Peut-être ni l'une ni l'autre ... Se souvenir de deux choses : 1- l'attention à l'objet transforme ce qui était un aérolithe monstrueux en écheveau que l'on pourra éventuellement travailler (dévider ?) comme une pelote. 2- L'attention détermine l'état d'esprit... et donc le sujet. Autrement dit, matérialiste jusqu'au bout, il faut prendre en compte ce qu'établissent les sciences, et avant elles, la psychologie cognitive... et Epictète. Il faudrait alors distinguer pensée de la mort et rumination et invoquer non le « divertissement » de Pascal, mais cette « nonchalance » de Montaigne devant la mort qui vient après confrontation.

Annexe 1

GIRAUDOUX, AMPHITRYON 38, ACTE II, SCENE 2.

Dans cette scène, Jupiter propose à Alcmène l'immortalité, persuadé qu'elle va accepter...

JUPITER

Mais que tu seras froide et vaine, au fond de la mort !

ALCMÈNE

*Je ne **crains pas** la mort. C'est l'enjeu de la vie. Puisque ton Jupiter, à tort ou à raison, a créé la mort sur la terre, je me **solidarise** avec mon astre. Je sens trop mes fibres continuer celles des autres hommes, des animaux, même des **plantes**, pour ne pas suivre leur sort. Ne me parle pas de ne pas mourir tant qu'il n'y aura pas un légume immortel. Devenir immortel, c'est trahir, pour un humain. D'ailleurs, si je pense au grand **repos** que donnera la mort à toutes nos petites fatigues, à nos ennuis de second ordre, je lui suis **reconnaissante** de sa **plénitude**, de son abondance même... S'être impatienté soixante ans pour des vêtements mal teints, des repas mal réussis, et avoir enfin la mort, la constante, **l'étale mort**, c'est une récompense hors de toute proportion... Pourquoi me regardes-tu soudain de cet air respectueux ?*

JUPITER

C'est que tu es le premier être vraiment humain que je rencontre...

ALCMÈNE

*C'est ma spécialité, parmi les hommes ; tu ne crois pas si bien dire. De tous ceux que je connais, je suis en effet celle qui approuve et **aime** le mieux **son destin**. Il n'est pas une péripétie de la vie humaine que je n'admette, de la naissance à la mort, j'y comprends même les repas de famille. J'ai des sens **mesurés**, et qui ne s'égareront pas. Je suis sûre que je suis la seule humaine qui voit à leur vraie taille les fruits, les araignées, et goûte les joies à leur vrai goût. Et il en est de même de mon intelligence. Je ne sens pas en elle cette part de jeu ou d'erreur, qui provoque, sous l'effet du vin, de l'amour, ou d'un beau voyage, le désir de l'éternité.*

Quelques remarques :

Première répartition d'Alcmène.

Solidarité : avec le monde vivant qui est perçu globalement (la terre... mon astre), voir Schopenhauer.

Repos : sérénité car... elle aime ce qui est : objets et activités de la vie quotidienne... avec un principe de réalité adapté, qui n'a rien apparemment d'acérbe ni de tranchant. Adaptation fine et allant comme de soi : faut-il y voir l'action invisible de l'amour qui donnerait ce liant aux initiatives du moi opérateur ?

Ainsi la pensée de la vie agirait en retour sur celle de la mort...

Plénitude : ce mot, ainsi que la phrase qui suit, peuvent nous faire penser à l'expression de Freud (empruntée à Romain Rolland) concernant « un sentiment océanique ».

*Une réserve cependant, Alcmène pourrait-elle dire : **j'aime** la **déchéance** (qui peut précéder la mort) ?*

Deuxième répartition d'Alcmène.

*La première partie concerne ce que Nietzsche appelle : « **amor fati** », soit l'amour du destin ; la deuxième partie réfère à la question de l'erreur et de **l'illusion** ... Il s'agit de tout un programme : en quoi une pensée de la vie peut-elle effectivement influencer sur une pensée de la mort ? On peut également s'interroger sur le rapport entre une pensée du local et une évaluation globale...*

*Est-ce anodin que le porte-parole du dramaturge soit une **femme** ? Important que l'on ait sur le thème la pensée d'une femme.*

Annexe 2

LA MORT texte de Rosemary Gordon, Journal of Analytical Psychology, paru en anglais en 1964.

*Il est possible que l'attitude d'un sujet par rapport à la mort dépende de ce que l'on pourrait nommer à titre provisoire sa position sur un axe totalité-séparation. À savoir qu'un sujet émotionnellement engagé dans un processus de **séparation** et **d'identité**, c'est-à-dire de développement du moi et de ses fonctions – telles que la sensation, la raison, le principe de réalité et la réalisation personnelle –, ce sujet envisagera la mort comme **l'ennemie** – voleuse, violeuse, destructrice impitoyable –, car la mort lui arrachera tout ce à quoi il accorde de la valeur.*

*En revanche, celui dont les besoins sont originellement orientés vers la synthèse, **l'entièreté** et la réduction des tensions, celui-là est susceptible de considérer la mort comme libératrice, aimante, **apaisante**.*

(Perso : est-ce à dire que ce dernier n'est pas en quête d'un développement et d'un essor du moi ? À travailler... Peut-être ne s'agit que de dominantes dans la démarche de construction du moi.)

Annexe 3

*Éros et Thanatos ne sont que des parties du processus général de vie, tout comme l'anabolisme et le **catabolisme** sont des fonctions interdépendantes du processus de métabolisation.*

*Dans son ouvrage Métamorphoses de l'âme et ses symboles, Jung décrit la vie comme « une lutte continue avec la disparition, délivrance violente et momentanée de la nuit continuellement aux aguets. Cette mort n'est point un **ennemi extérieur**, mais une aspiration personnelle **intérieure** vers le silence et le calme profond d'un non-être connu (?), sommeil clairvoyant (?) dans la mer du devenir et du disparaître. »*

Le double aspect de la mort

La division cellulaire m'a toujours semblé une analogie des plus utiles, car la vie et la mort y sont si étroitement liées qu'elles sont coalescentes (1)

*Ainsi, le **besoin d'union**, ici décrit comme la pulsion de mort, y joue un rôle capital. Et, de fait, **l'orgasme**, expression la plus intense de l'amour, est souvent vécu et décrit comme un état proche de la mort, comme une perte des limites, de l'identité ; il y a fusion avec l'objet d'amour ou encore une fusion avec l'objet d'amour en une unité encore plus grande. Je crois que Jung détient là, la clé du paradoxe quand il revendique pour le thème de la **mort-renaissance** le statut de fait psychique fondamental et basique. De même ne ménage-t-il pas ses efforts pour insister fortement sur la **nécessité** de cette **mort**, de cette corruption, de cette putréfaction, qui doivent survenir, être éprouvées avant qu'une renaissance puisse avoir lieu.*

(Dans un autre passage, pour ce même auteur, la réalité de la pulsion de mort ne fait pas de doute pour Jung qui a recours dans son argumentation à l'existence d'une représentation archétypique collective de la mort, alors que l'argumentaire de Freud butait sur l'absence d'une représentation de ladite pulsion.)

Annexe 4. *Barthélemy Durrive, Quelques concepts de G. Canguilhem.*

*Pour Canguilhem, cette persistance de l'expérience vitale signifie simplement que **la vie est à la fois une réalité objective et un vécu subjectif** – et que ces deux composantes ne s'opposent pas mais au contraire se **présupposent mutuellement comme des conditions de possibilités**. Pour constituer le phénomène biologique en objet de connaissance, la science biologique doit opérer une réduction méthodologique : elle écarte explicitement tout ce qui n'est pas un fait objectif (ou plus précisément ce qui ne peut pas être constitué comme un fait) ; si bien que, pour le dire à la manière de Canguilhem, un vivant écarte de sa connaissance de la vie tout ce qui relève seulement du subjectif de son expérience – en clair, il nie que la vie soit une activité, pour pouvoir démontrer qu'elle est un mécanisme. Mais, d'après Canguilhem, pour prouver que la vie est seulement cela, il faudrait réussir à reboucler cette boucle – à expliquer comment ce mécanisme moléculaire parvient finalement à se connaître lui-même.*

Il faut reconnaître que la science biologique connaît la réalité de la vie, mais non son intégralité – il y a quelque chose de non factuel qui fait aussi partie de la vie (la subjectivité de l'expérience, l'activité dans l'interactivité). L'être vivant, tout autant qu'une machine complexe, c'est un point de vue sur son milieu.

Canguilhem propose ainsi de boucler la boucle dans l'autre sens : plutôt que de réduire la vie à un mécanisme dont il faudrait expliquer la capacité à se connaître lui-même, faisons le chemin inverse.

II) Synthèse de la discussion (Michel)

L'amour et la mort sont des mystères : on ne sait pourquoi on aime et on ne sait le sens (signification et direction) de la mort. La science a beau nous expliquer le phénomène de la mort par l'électroencéphalogramme plat et l'explosion successive des neurones, et l'amour par des phéromones, elle ne nous dit rien de leur sens pour un humain ? L'amour permet-il de donner un sens à la vie, est-il un moyen de la transformer, est-il un pare-angoisse de la séparation de la mort par son désir d'union et sa culture de la joie ? Peut-être est-ce parce que l'on est mortel que l'on aime.

Dans la mort, il s'agit de perte et de deuil. On en fait l'expérience dans la mort des autres, tout particulièrement nos proches. Mais le désir se heurte à la castration du fantasme de toute puissance de l'enfant, et il faut déjà enfant faire le deuil de son comblement. La vie ne se réduit pas à sa fin, la mort, qui réalise sa perte, mais elle fait en permanence l'expérience de multiples pertes : celles des erreurs et des échecs, la mort des autres. La jouissance, dans l'orgasme, n'est-elle pas une « petite mort », en ce qu'elle nous fait appréhender ce que serait la disparition du désir, mouvement même de la vie ? L'expérience de la perte comme deuil n'est donc pas seulement devant moi dans ma mort, mais derrière moi. En ce sens la sagesse, qui fait « avec » nos pertes et nos deuils, apprend à apprivoiser la mort.

Il y a une conception catastrophiste et triste de la mort : on a peur avant, car on sait que l'on est mortel, que l'on peut souffrir avant (déchéance) ; on subit souvent celle des autres, qui nous prive de leur présence et de leur amour, et c'est violent. On peut par exemple, dramatiquement ou/et romantiquement, « mourir d'aimer », dans les amours impossibles, ou dévorer au sens littéral l'autre (fait divers d'un cas d'anthropophagie). Pensons qu'une femme, en donnant la vie avec amour, engendre un être qui mourra. Le Sida est l'exemple même qui lie étroitement l'amour et la mort. D'où des stratégies pour éviter d'y penser : le divertissement pascalien, qui est la fuite dans l'action et les plaisirs. Pour la différer : c'est le projet transhumaniste de ralentissement du vieillissement, voire d'immortalité. Pour l'ennoblir, par le culte du héros ; les académiciens sont dits « immortels ».

Mais il y a d'autres modes d'appréhension. La mort est nécessaire, pour éviter la surpopulation : ma mort permet la survie de l'humanité ; elle est aussi organiquement utile à la vie qui se nourrit des corps. Elle est de ce point de vue un don à la vie. Elle permet la transmission de biens matériels et culturels. Nous continuons à aimer nos morts, à travers des rites (gestes et paroles), ceux qui nous étaient proches, et ceux qui furent des génies pour l'humanité, qui nous ont légué la culture artistique, scientifique, philosophique... Pour un athée, la mort n'advient que dans l'oubli, mort sociétale, quand plus personne de vivant ne pense encore à moi (ce que l'on appelle la « seconde mort »). D'où le « devoir de mémoire » (en ce sens les héros, les génies sont « immortels », ils ne sont pas morts « pour rien »). Il peut y avoir un côté altruiste de la mort (ex : le héros). Le Christ non seulement meurt sur la croix pour sauver l'humanité de ses péchés, mais s'incarne, prend la condition humaine souffrante et mortelle.

La mort peut apparaître comme un soulagement (suicide), quand je ne vois dans la vie que souffrance (Schopenhauer), « douleur d'être » (Lacan), « inconvénient d'être né » (Cioran) : ce peut-être en ce sens « le plus beau jour de ma vie » d'être délivré de ce fardeau ; soulagement aussi pour moi et mes proches quand on peut abréger mes souffrances (suicide médicalement assisté ou euthanasie, qui apparaît moins comme un meurtre qu'un geste de compassion). L'accompagnement bénévole des mourants, par la présence, l'écoute, le geste, est un acte d'amour. Ceux qui ont eu une EMI (Expérience de Mort Imminente), tiennent souvent à témoigner d'une forme apaisée de la mort qui sécurise. A la Nouvelle Orléans, on fait la fête lors d'un enterrement. La compassion, étymologiquement souffrir ensemble (religieuse –bouddhique- ou athée), lie l'amour et la mort dans la solidarité humaine de notre destin et plus largement des êtres vivants.

La mort intensifie l'amour, dont elle souligne la fragilité, le caractère éphémère. Le désir d'immortalité relève en ce sens, par le repli égocentrique sur soi, plus de l'amour propre que d'une ouverture à l'amour.

L'articulation entre l'amour et la mort participe à la construction de notre identité humaine. « L'humanité cherche à donner visage à la camarade. Elle maille le feu de l'amour avec le fer de la mort »...

III) Décisions pour la suite à l'atelier philo de Narbonne

- 11 mai - Séance commune avec l'atelier philo de l'UP d'Argelès : « La croyance » Daniel Lacoste.

- 8 juin : « Les biens communs » – Introduction par Suzanne Lacombe.

Autres propositions : L'école – Le stoïcisme a-t-il encore du sens ? – La tolérance – La médiocrité...

Textes des participants sur : « L'amour peut-il approcher la mort ? »

Un pari, un défi ? Comment l'union à laquelle aspire l'amour pourrait-elle s'accommoder de la fracture, de la séparation que représente la mort ? Il y a pourtant des tentatives : en l'héroïsant, tel le héros mourant pour l'amour de sa patrie, où le djihadiste tuant au nom de l'amour de Dieu... On peut ainsi faire don de sa mort, par exemple de ses organes, la mort maintenant ainsi la vie. Ou par altruisme, en choisissant librement le suicide médicalement assisté ou l'euthanasie, pour ne pas peser sur ses proches.

Prenons l'exemple du Christ, qui selon les croyants meurt pour sauver l'humanité de ses péchés. On peut aussi désirer la mort (mais désirer est-il aimer ?) pour échapper à une vie insupportable ; ou choisir librement le moment de sa mort, de la sortie de sa vie, comme le philosophe stoïcien Sénèque. On peut aussi aimer ce qui est, y compris la « cruauté du réel » (Clément Rosset) et in fine la mort, y compris joyeusement selon Spinoza, sans s'encombrer des « passions tristes » qu'elle peut engendrer (« Philosopher, c'est apprendre à mourir », dit Montaigne et ce que fait Socrate). On peut aussi aimer les morts, pour tout ce qu'ils nous ont légué, en particulier le patrimoine de la culture (« Aux grandes hommes la patrie reconnaissante »)...

Michel

Comment l'Amour permet d'approcher la Mort ?

Lors d'une relation amoureuse, le sujet prend conscience du temps dans sa dimension de brièveté et d'urgence, « Je n'aurai pas le temps de tout faire, avec et pour toi, de tout te dire, d'aller plus loin avec toi » (Chanson interprétée par David Hallyday). Le sujet prend conscience qu'il est « fini » au sens de limité tant dans le temps que dans l'espace. Tout n'est pas accessible, tout n'est pas possible.

Jean-Marc

La mort intensifie l'amour et donne de l'importance à la vie, du sens. Que serait une vie sans amour, sans compassion ? Aimer la vie, telle qu'elle se présente est une façon d'éloigner la mort, et de continuer le mieux possible, même si avec le temps, on apprivoise sa mort.

Marie-Hélène

Eros et Thanatos ? Ces deux concepts peuvent apparaître comme conflictuels et contradictoires. Mais pourquoi, depuis la nuit des temps, ont-ils fasciné les humains et notamment les artistes ? Peut-être parce que le premier permet de lutter positivement contre l'angoisse et l'horreur du second, ceci malgré les échecs et les ruptures, grâce à son potentiel d'espoir.

Francis

Deux citations en relation avec l'Amour et la Mort

« La Vie est une cerise

La Mort est un noyau

L'Amour est un cerisier ».

« Il y a pire que la Mort qui vient. C'est l'Amour que ne vient Jamais ».

Eve

L'Amour approche la Mort...

- par le côté, mystérieux de l'origine - surprise – imprévu – dilatation des émotions –
rencontre d'autrui (union ; séparation) ;

- par la sublimation

- par le fil conducteur de la Vie (qui commence par un acte d'Amour).

Marie Reine

Comment l'Amour peut-il approcher la Mort ? Seulement par une présence attentive et un
silence compassionnel.

Jean-François